

L'Aquarelliste Écossais George Heriot

Anne McDougall

Volume 32, Number 130, March–Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

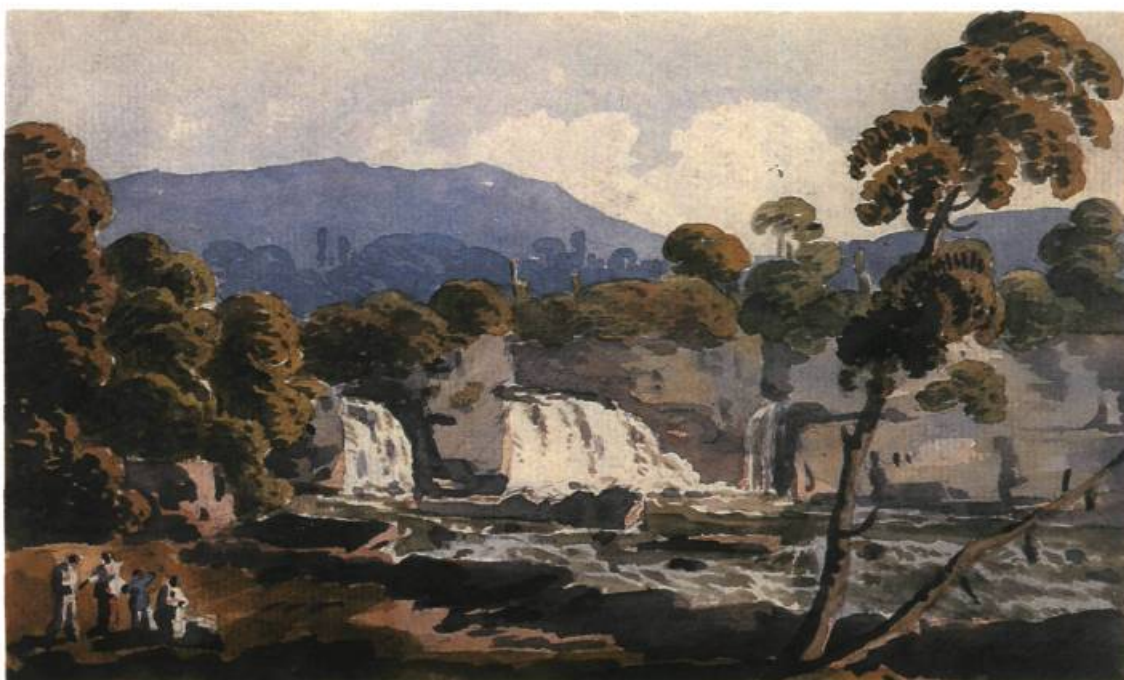
0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

McDougall, A. (1988). L'Aquarelliste Écossais : George Heriot. *Vie des arts*, 32(130), 30–33.



George Heriot
La Rivière Clyde.
Plume et encre avec crayon; 11,2 x 18,6 cm.

Anne McDougall

L'Aquarelliste Écossais George Heriot

George Heriot (1759-1839) descendait d'une famille écossaise de souche normande. À l'instar de nombreux jeunes gens de sa génération, il fit carrière outre-mer, plus précisément au Canada, où il arriva, en 1792, comme simple fonctionnaire. Aux yeux de la majorité de la population francophone, il passait incontestablement pour un natif du pays - d'autant plus qu'il parlait le français couramment. Le travail qu'il accomplit dans l'administration des postes retient toutefois moins l'attention que la profusion de peintures et de dessins qu'il laissa dans son sillage. Célibataire de son état, Heriot mena une vie mouvementée et désordonnée, faite de pérégrinations, sans point d'attache. Aussi la publication récente de sa biographie, due à l'historien d'art Gerald Finley¹, a-t-elle quelque peu dissipé les doutes et les désaccords qui entourent la datation, les titres, voire même la paternité de maintes de ses œuvres, malgré qu'il reste de persistantes contestations. Grâce à l'ouvrage de Finley, ce-

pendant, Heriot prend la place qui lui revient parmi les artistes les plus talentueux du Canada ancien.

De fait, de tous les topographes britanniques qui y vinrent à titre d'employés de l'État et qui ont enrichi nos archives de documents soignés et précis, Heriot fut celui qui nous légua la peinture la plus originale et la plus belle. Peut-être est-ce parce qu'il naquit dans le rude pays d'Écosse qu'il sut ainsi exprimer, dans les eaux impétueuses, dans les rochers et les arbres du Canada, cette beauté sauvage qui caractérise nos contrées, sans essayer de réduire le paysage et de le ramener aux modèles anglais, si différents. De même, dans ses effets de lumière, il atteignit à une vibration que n'exprime aucun des pastels plus tamisés qui caractérisent les ciels bas d'Angleterre. Les techniques qu'il développa étaient uniques en leur genre. Certes, d'autres topographes, tels Peachey, Short, Cockburn et Davies, dont plusieurs furent, eux aussi, les élèves de Paul



*La Maison de campagne du juge en chef Blower, près de Windsor,
Nouvelle-Écosse, 1807.
Aquarelle sur crayon; 13 x 18,3 cm.*



Bal au Château Saint-Louis, 1801.
Aquarelle sur crayon; 24,7 x 36,8 cm.

Sandby à l'Académie de Woolwich, produisirent d'intéressantes, de ravissantes esquisses. Mais Heriot le romantique, qui cherchait son Arcadie sur cette terre qu'il découvrait, fut, entre tous, le véritable artiste. Et comme nombre d'artistes, il avait peine à concilier son tempérament avec les exigences de ses fonctions au sein d'un service public.

George Heriot est né dans la petite ville d'Haddington, en périphérie d'Édimbourg, où son père occupait un emploi de commis du Shériff. Lorsqu'il entra à la Royal High School d'Édimbourg, il put constater que le nom des Heriot était omniprésent par toute la ville. Ainsi, on devait à un George Heriot d'une génération précédente (surnommé «Jingling Geordie» en raison de son succès dans le négoce), la construction des hôpitaux Heriot (1650). Plus tard, soit en 1837, des établissements scolaires reçurent le nom de Heriot's Free Schools. En outre, une rue Heriot Row longe l'Université d'Édimbourg et, non loin de là, se dresse l'Université Heriot-Watt. Pourtant, le peintre George Heriot est à peine connu des galeries d'art contemporaines d'Édimbourg; la majeure partie de sa production se trouvant au Canada, sa réputation n'aura pas franchi l'Océan.

Le talent de Heriot pour le dessin se manifesta très tôt. Dans la demeure familiale, déjà, il pouvait admirer des toiles décoratives de l'école paysagiste écossaise. Fort de ses aspirations artistiques, il partit donc pour Londres, qu'il quitta toutefois en 1777 pour les Antilles, où il réalisa, dans le style de Rousseau, des dessins de feuillages exotiques et publia des poésies, premiers signes d'un certain don pour l'écriture. De retour en Angleterre en 1781, il résolut d'embrasser une carrière plus solide et devint élève officier à l'Académie Royale Militaire de Woolwich. Il y étudia le dessin topographique sous la conduite de Paul Sandby, artiste achevé et, en 1788, un des fondateurs de l'Académie Royale, qui fut également l'un des protagonistes de l'aquarelle pittoresque. Un ouvrage ancien² décrit comme suit la technique de Sandby: «le carton étant épinglé sur un panneau, il y étendait tout d'abord une solution faite d'ichtyocolle à laquelle il mêlait un peu de miel... une fois cet enduit

presque sec, il peignait toute la surface du papier d'un bleu d'azur (qu'il obtenait en combinant du vert de terre, du bleu pastel ordinaire et du blanc)... il appliquait ce mélange au moyen d'un pinceau souple en poil de porc... il figurait ensuite la zone où l'éclairage était le plus intense avec du jaune d'ocre et du blanc, qu'il délayait avec du gin...» Heriot apprit de Sandby cette manière nouvelle de procéder mais, au Canada, mis à part le gin, il lui fallut probablement s'accommoder au mieux de composants moins sophistiqués. Nommé commis à l'arsenal, près de Woolwich, il passa dix ans à dessiner et à faire des croquis, et put sans nul doute découvrir les guides touristiques illustrés conçus par William Gilpin, un des protagonistes du pittoresque. Il acquit de l'assurance et un trait de plume nerveux très personnel, et trouva, dans sa communion avec la nature, une source d'enseignement.

En 1792, il accepta un poste de commis au contrôle de l'Intendance, au Canada. Il s'installa dans la ville de Québec, au numéro six de la rue des Remparts, près de la porte Hope. Spirituel et perspicace, il ne tarda pas à prendre part à la vie mondaine du Château Saint-Louis; il patinaït et faisait des promenades en traîneau ou des excursions de pêche sur les rivières avoisinantes. L'ardeur qui l'animait imprègne ses toiles, comme en témoignent *City of Quebec from Point Levis* et *West View of the Château Richer*. Le souci du détail fait place dorénavant à des compositions audacieuses, où l'espace est inondé de lumière. Le permissionnaire, qui arrive en Angleterre en 1796, est à présent un artiste ambitieux et en pleine maturité, qui a gagné, de son séjour au Canada, un mode de pensée. Il visita Edimbourg et le Pays de Galles, exécutant, à cette occasion, plusieurs tableaux d'une puissance remarquable, dont trois furent exposés à l'Académie en 1797. Son voyage de retour au Canada lui offrit une foule de sujets à croquer en silhouette: l'île de Wight, les Açores, la pointe de Gaspé, Cap-Chat et tout son itinéraire en remontant le Saint-Laurent³. Le nouveau «classicisme musclé» qu'il rapporte d'Europe commence à se faire jour dans des œuvres telles *Fall of Montmorency in Winter* et *View of Quebec Taken from the Point*



La Superga, près de Turin, 1817.
Sépia, plume et encre sur crayon; 11 x 17,1 cm.
(Photos Archives Publiques du Canada)

near Point Levis. Les figures deviennent plus naturelles et, dans les jeux de lumière, transparait une vigueur nouvelle. A cet égard, Finley signale une série de six aquarelles de paysages nord-américains pittoresques, connue sous le nom d'*Edy-Fisher prints*, et qui semble avoir eu une influence très nette sur une œuvre d'Heriot intitulée *Cataract of the River La Puce*, datant d'environ 1799.

En 1800, George Heriot était nommé maître de poste général adjoint de l'Amérique du Nord britannique. Bien qu'il ait tenté très sérieusement d'instaurer un service postal plus efficace, il se rendit vite compte qu'il aimait la vie – et l'art – bien plus que la bureaucratie. La lenteur de Londres à répondre à sa demande instantane d'améliorer la route entre Québec et Halifax l'exaspérait. Il partit pour York (Toronto) et Niagara, sans cesser de dessiner, et adressa de pertinentes suggestions qui visaient l'amélioration des services, mais ne trouvèrent pas plus d'écho. L'écriture lui procura davantage de satisfaction et, en 1804, il publia *The History of Canada from its First Discovery*, fruit de ses recherches à la bibliothèque des Jésuites de Québec. En 1807, parut *Travels through the Canadas*, qui rassemblait, outre une carte géographique et vingt-sept planches en couleur, de la documentation sur les tribus indiennes recueillie dans des ouvrages comme *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, de Joseph-François Lafitau. Critiqué par l'*Edinburgh Review* à cause de sa surabondance de détails, l'ouvrage d'Heriot constitue néanmoins un document d'une valeur inestimable sur l'histoire sociale du Canada.

Les peintures de la période canadienne d'Heriot ont de l'éclat. Ses arbres *ébouffés* font penser à ceux de L.L. Fitzgerald, ce peintre originaire des Prairies, aujourd'hui décédé. La facture est spontanée, la couleur, dense, et le clair-obscur, saisissant. Il est possible que la confiance qu'il acquit en peignant se soit également reflétée dans sa vie professionnelle et que son attitude ait dérangé ses supérieurs. Toujours est-il qu'en 1815, à la suite de la Guerre de 1812, il fut envoyé aux États-Unis, remplir, en quelque sorte, une «mission de renseignements». Il était chargé de réaliser des

esquisses des ports semés le long de la Côte Est, de visiter les villes américaines et, pour finir, de présenter un rapport. En marchant sur les pas d'Heriot, j'ai découvert ses cahiers de croquis, à la Société Historique de New-York, et j'ai appris que là-bas, on le considère plutôt comme un *espion* assez inoffensif. De ce voyage, qui se déroula sans incident notable, il résultait des vues du Vermont, du lac Champlain et de New York. Heriot fit route ensuite vers Philadelphie et Washington, dont il dessina le *President's Palace* et d'autres bâtiments officiels. Sur le chemin du retour, il reproduisit les berges de l'Hudson, marquant l'emplacement de West Point et de Fort Montgomery. Il entreprit, ultérieurement, une autre tournée administrative, qui l'amena à Niagara, à Sandwich et à Amherstburg, et qui devait être son voyage d'adieu au Canada: en 1817, il regagnait Londres.

Heriot vécut encore vingt-deux ans et mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il parcourut le continent en dessinant, excécuta des copies de toiles antérieures, peignit des voiliers. Ce fut au Canada, cependant, qu'il réussit vraiment à servir l'idéal vers lequel tendait son âme et qu'il répondit avec passion à l'appel de la nature. Heriot fut un expatrié dont le séjour dans notre pays fut tout à notre profit. Des quelque quatre cents huiles, aquarelles, carnets de croquis et gravures dont Gerald Finley a été en mesure de retrouver la trace, plus de la moitié n'ont en effet pas quitté notre sol (Archives Publiques, Musée des Beaux-Arts du Canada, Musée McCord, Musée de Windsor, Musée Royal de l'Ontario et collections privées, en grande partie), une centaine sont dispersés en Angleterre, en Écosse et au Pays de Galles et le reste, aux États-Unis. Un Celte qui, en somme, ne connaît aucune frontière! ■

1. Gerald Finley, *George Heriot, Postmaster-Painter of the Canada*. Presses de l'Université de Toronto, 1983.
2. William Sandby, *Thomas and Paul Sandby*. Londres, Seeley & Co., 1892.
3. A ce sujet, voir les couvertures et P. IV de notre numéro 87 (Vol. XXII) et l'explication qu'en est donnée dans le numéro suivant à la page 79.

(Traduction de Laure Muszynski.)